

École : Institut Norman Jewison, Canada Une certaine idée sur le cinéma canadien

André Lavoie

Volume 10, Number 4, June–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34121ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, A. (1991). École : Institut Norman Jewison, Canada : une certaine idée sur le cinéma canadien. *Ciné-Bulles*, 10(4), 46–49.

Une certaine idée sur le cinéma canadien

par André Lavoie

Imaginez un décor champêtre où domine une immense demeure en pierres des champs flanquée de terrains de tennis et d'une piscine. Ce lieu de rêve est situé au nord de Toronto, à North York, une des banlieues les plus riches de la région, difficile d'accès pour qui ne possède pas de voiture.

On doit la drôle d'idée d'installer le Centre canadien des hautes études cinématographiques dans cet espace idyllique, à mille lieues des studios, des laboratoires et des bureaux des compagnies de cinéma, toutes agglutinées près de la Tour du Canadien National, à nul autre que Norman Jewison. Le Centre porte d'ailleurs un autre nom : l'Institut Norman Jewison. Ce cinéaste « canadien » tourne à Hollywood depuis les années 50 et a réalisé plusieurs films à succès, allant de **The Russians Are Coming ! The Russians Are Coming !** (1966) à **Moonstruck** (1987) en passant par **F.I.S.T.** (1978) avec l'incroyable Sylvester Stallone. En consultant la filmographie complète du réalisateur, on a peine à croire qu'il s'agit bien d'un Torontois d'origine qui déclare à qui veut l'entendre sa passion sans limite pour le cinéma canadien. Il était pourtant fasciné par le fonctionnement de l'American Film Institute de Los Angeles, ouvert en 1969, où sont passés, entre autres étudiants, David Lynch et Paul Schrader. Jewison a cherché ni plus ni moins à recréer son équivalent en terre canadienne. Et plutôt que de discourir en vain sur le sujet, le cinéaste a décidé de passer aux actes et de prouver sa bonne foi.

De concert avec la ville de Toronto, Norman Jewison a réussi, en 1986, à faire l'acquisition de la luxueuse bâtisse. Ce domaine appartenait jadis à un dénommé P. E. Taylor, un multimillionnaire passionné de courses de chevaux. C'est donc pour cette raison que la propriété est entourée de grandes étendues de verdure et que la demeure possédait déjà une petite salle de cinéma puisque l'homme d'affaires aimait voir sur grand écran les exploits de ses protégés.

Avec Garth H. Drabinsky, président de Cinéplex-Odéon à l'époque, Jewison a amorcé une importante campagne de financement pancanadienne pour l'édification du Centre. Le gouvernement fédéral et celui de l'Ontario ont accordé leur soutien financier au projet ainsi que des nombreuses compagnies et organismes privés, dont la Fondation Samuel Bronfmann. Après deux années de négociations avec l'industrie cinématographique et la recherche constante de subsides pour assurer le bon fonctionnement des activités, le Centre a ouvert ses portes en 1988.

Néophytes, s'abstenir

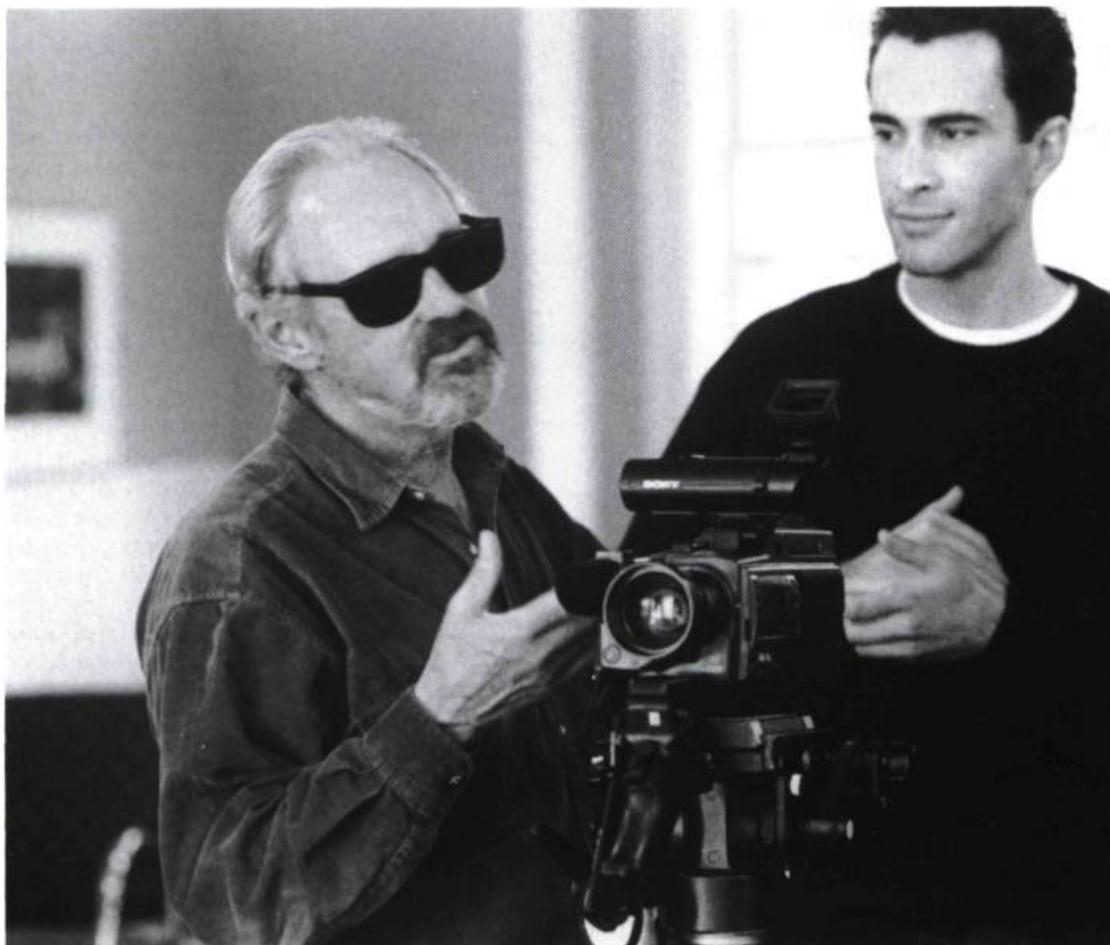
Il serait faux de croire que cet organisme est voué à la formation des futurs cinéastes canadiens et que les jeunes Québécois, plutôt que de lorgner vers l'UQAM ou l'Université Concordia, peuvent rêver d'une troisième option. Le Centre a, dans les faits, une vocation nationale, mais les candidats recherchés doivent déjà posséder une expérience cinématographique pertinente ou œuvrer dans des domaines connexes (écriture théâtrale, mise en scène, etc.). Il s'agit davantage pour les candidats retenus de perfectionner leur art plutôt que d'en apprendre les rudiments. Le Centre offre deux programmes, le premier étant prérequis du second.

Chaque année, plus de deux cents personnes tentent leur chance. Vingt-quatre candidats potentiels sont convoqués en entrevue et le comité de sélection en retient 12. En plus des critères habituels de dynamisme et de créativité, les personnes sélectionnées doivent être déjà engagées dans un projet de long métrage avec le soutien d'une compagnie privée de cinéma. Elles auront la chance de le développer pendant les neuf mois que dure le programme initial. Il est remarquable qu'on n'exige aucun frais pour l'inscription et les services offerts, les participants n'ont qu'à subvenir à leurs besoins. Des bourses sont même accordées, en petit nombre, et relativement modestes (env. 5000 \$) pour la Ville Reine.

Les candidats choisis, appelés résidents, se retrouvent tous dans le premier programme de production, où ils sont répartis de façon égale selon leurs compétences : quatre scénaristes, quatre producteurs et quatre réalisateurs. En plus de travailler chacun sur ses propres projets, ils devront former équipe pour réaliser un court métrage de fiction. Ce que le Centre propose comme démarche de perfectionnement, c'est le dialogue et une réflexion critique entre les résidents et les professionnels qui les encadrent, ainsi que l'apport d'invités du milieu du cinéma qui viennent

« Jewison a eu du mal à réunir les fonds nécessaires au lancement de son Centre. La pingrerie des entreprises canadiennes à l'égard des arts le révolte. Les longs métrages sont la littérature de notre temps. Ils reflètent la conscience sociale d'un pays. [...] »

« Fera-t-il un jour un vrai film canadien, identifiable comme tel ? Sans doute, si les banques le financent. Mais Jewison ne se sent pas moralement obligé de faire des films à la gloire des grands Canadiens. Le monde ne s'intéresse pas à vos héros, dit-il. Les gens veulent être touchés, divertis. Et le réalisateur de Moonstruck ajoute, en souriant : ' Peut-être que le Grand Film canadien portera sur des gens — sur une famille. ' »
(Johnson Brian D., « Un Canadien à Hollywood », l'Actualité, juin 1988, page 164)



Norman Jewison et un résident, John Greyson (Photo : Paul Michaels)

donner conférences et ateliers. De nombreux cinéastes comme Arthur Penn, Nagisa Oshima, Krzysztof Zanussi, Maurizio Nichetti, Atom Egoyan, Denys Arcand et Jean-Claude Lauzon sont venus parler de leur travail, et ont également prodigué critiques et conseils sur les projets des résidents, aussi bien les projets individuels de long métrage en chantier, que le court métrage collectif en voie de réalisation. Plusieurs scénaristes, acteurs, directeurs artistiques et producteurs ont participé à cette même démarche pédagogique.

Le deuxième programme est offert aux trois résidents les plus méritants afin de leur permettre de travailler exclusivement sur leur projet de long métrage. Les trois élus reçoivent chacun la somme de 30 000 \$ et retournent au Centre l'année suivante pour une autre période de neuf mois. Ils bénéficient toujours de l'encadrement des professionnels qui sont sur place et des nombreux services techniques offerts aux résidents du premier programme.

En symbiose avec l'industrie

Dans la somptueuse demeure de North York, même si on ne retrouve pas tout sous le même toit, le Centre possède six salles de montage, trois pour le 16 mm et trois pour la vidéo de format VHS, ainsi qu'un mini-studio qui permet aux résidents de faire, entre autres, des ateliers avec des acteurs. Il y a bien sûr la petite salle de cinéma d'environ 70 places, entièrement équipée pour des projections vidéo de tous les formats, en 16 mm et en 35 mm, et dont le matériel a été fourni conjointement par Kodak et Famous Players.

Pour les laboratoires, le mixage et la post-synchronisation, les résidents travaillent de concert avec les compagnies implantées à Toronto. Ils ont donc accès à du matériel et des services hautement professionnels sans aucun frais supplémentaire puisque les compagnies participantes offrent des commandites et que les professionnels travaillent bénévolement. En 1990 seulement, pour chacun des

Jeanne Crépeau sur le plateau du *Film de Justine*



Les objectifs du Centre canadien des hautes études cinématographiques tels que définis dans sa brochure publicitaire :

— Encourager l'excellence dans la réalisation de longs métrages en offrant des programmes intensifs et pratiques aux réalisateurs, scénaristes et producteurs.

— Améliorer les compétences et la croissance artistique des professionnels du long métrage œuvrant dans de nombreux métiers comme les acteurs, les directeurs artistiques, les compositeurs, les monteurs et le personnel de production, en leur offrant la possibilité de participer à des ateliers, des lectures et de véritables situations de production.

— Attirer la communauté des cinéastes de long métrage et le public vers l'art du cinéma en organisant des dialogues et des discussions avec les meilleurs cinéastes canadiens et mondiaux, grâce à des séances de projection, des séminaires, des conférences et des ateliers.

— Construire une industrie cinématographique solide en épaulant les talents capables de produire des films de haute qualité pour les Canadiens, et pour que ces films soient distribués au Canada, aux États-Unis et sur la scène internationale.

six courts métrages produits (un résident peut travailler sur plus d'un film), le budget officiel était de 15 000 \$; mais en calculant tous les services dits gratuits, le coût total réel s'élevait à environ 200 000 \$. Les résidents doivent tourner dans des délais n'excédant pas cinq jours mais peuvent compter sur des techniciens et des acteurs d'expérience.

Ce partenariat entre les résidents du Centre et les gens de l'industrie cinématographique permet de fructueux échanges et une connaissance accrue des problèmes liés à la réalisation d'un film. Une façon à tout le moins intéressante de faire sa place et d'augmenter ses contacts avant même la fin du programme.

Le syndrome du « Passe-moi le drink ... »

La recherche de financement, autant auprès des pouvoirs publics que du secteur privé, semble une préoccupation constante chez les dirigeants de l'Institut Norman Jewison. Pour le budget de l'année

1990, les subventions des deux paliers de gouvernement s'élevaient à 1 million de dollars et les contributions des compagnies et des organismes privés totalisaient 1,5 million en argent et en services. Pour réussir à obtenir de telles sommes et à justifier la place de cette institution encore jeune dans le paysage cinématographique canadien, le Centre est en perpétuelle campagne de *public relations*.

« *The joke was that they produce lavish parties but what else ?* » confiait Peter Raymont, un des résidents du Centre en 1988, à une journaliste du quotidien torontois *The Globe and Mail*. Même son de cloche chez Jeanne Crépeau, réalisatrice du *Film de Justine* (1989) et Lorne Brass, comédien (*Ding et Dong, le film*) et metteur en scène de la troupe Carbone 14, deux anciens résidents du Centre. Comme plusieurs, ils déplorent ces moyens mis en œuvre pour justifier l'argent octroyé par les organismes privés et publics : « Avec des gens comme Norman Jewison à la direction et des invités comme Stephen Frears et Arthur Penn, déclare Jeanne Crépeau, c'est évident que l'on mise beaucoup sur le côté *glamour* du Centre ». Voilà pourquoi les cocktails, les galas et les soupers-bénéfices ne sont pas rares à North York, et le gratin du *big business* de Toronto s'y prête de bonne grâce. Ce qui fait dire à Lorne Brass que la prolifération d'événements mondains crée « un climat peu propice à la création et ne favorise pas toujours l'apprentissage ». Par ailleurs, les critiques des détracteurs sont alimentées par l'environnement physique du Centre, qui dégage un fort parfum d'élitisme, et par son isolement par rapport à toutes les infrastructures audiovisuelles de la ville.

Entre deux cocktails

Heureusement, on cause cinéma au Centre canadien des hautes études cinématographiques et on touche à la caméra. Malgré leurs réserves, Jeanne Crépeau et Lorne Brass reconnaissent la pertinence d'un tel foyer de création et de réflexion pour les professionnels du cinéma. L'expérience de Toronto leur a permis de faire des échanges et des contacts avec un milieu qu'ils ne connaissaient guère, en plus de parfaire leurs connaissances cinématographiques, autant sur le plan technique que dans la découverte de nouveaux cinéastes. Seule francophone de la cuvée 88-89, Jeanne Crépeau a goûté aux charmes et aux inconvénients de la cohabitation des « deux solitudes ». « On ne parlait jamais des mêmes films ! Eux connaissaient plusieurs cinéastes américains et canadiens-anglais dont je n'avais jamais entendu

École : Institut Norman Jewison, Canada

parler ; même étonnement de leur côté lorsque je mentionnais certains films ou réalisateurs européens. »

La plus grande satisfaction de la cinéaste est sûrement d'avoir participé à cette dynamique d'échanges entre des gens oeuvrant au sein du même milieu mais avec des opinions différentes : « C'est très stimulant de confronter ses conceptions et ses idées sur le cinéma avec des gens comme Arthur Penn, Atom Egoyan et Frank Pierson (scénariste de **Dog Day Afternoon**). Ils permettent de se questionner sur son propre travail de création et racontent leurs difficultés alors qu'ils étaient débutants dans ce métier. On se rend compte qu'on rencontre souvent les mêmes problèmes... » Même son de cloche du côté de Lorne Brass : « J'ai beaucoup appris avec le cinéaste polonais Krzystof Zanussi ; ce fut une rencontre importante pendant mon séjour au Centre. »

Jeanne Crépeau a eu la chance de redevenir résidente pour une seconde année et de développer ainsi son projet de long métrage avec l'aide financière et technique du Centre. Son film, titré **Julie et Juliette**, devrait être en tournage au printemps 1992, si tout va bien, et serait financé en partie par des intérêts ontariens, une première dans le domaine de la coproduction qui lui cause bien des tracasseries bureaucratiques.

Les projets d'avenir

Malgré les problèmes financiers et le scepticisme qui règne dans certains milieux où l'on attend encore le Fellini, le Lynch ou le Bergman que Norman Jewison a promis de mettre au monde lors de l'ouverture du Centre en 1988, les administrateurs tendent toujours à l'amélioration des services et au rayonnement de l'organisme à travers le pays et à l'étranger.

On songe à offrir des séminaires et des conférences à l'extérieur du Centre, dans d'autres lieux au Canada intéressés par la création et l'analyse cinématographiques. La collaboration avec les comédiens veut être davantage encouragée pour permettre aux cinéastes de faire plus d'ateliers et permettre ainsi un meilleur apprentissage de la mise en scène et de la direction d'acteur. Autre projet que caressent les administrateurs : la possibilité de retenir les services de trois professionnels, d'ici et de l'étranger, pour une plus longue période d'environ trois mois. Au lieu de recevoir en coup de vent un réalisateur venu à Toronto pour lancer son dernier film ou un producteur de passage en ville pour affaires, on sou-



Lorne Brass dans *Un zoo, la nuit* (Photo : Lyne Charlebois)

haiterait une collaboration plus étroite et surtout plus continue avec les résidents. Dans l'immédiat, on rénove une partie de l'édifice pour accueillir une bibliothèque de 10 000 volumes et il est toujours question, à plus long terme, d'implanter une vidéothèque.

Malgré des difficultés de parcours, le Centre canadien des hautes études cinématographiques n'hésite pas à tout mettre en œuvre pour être reconnu auprès de l'industrie et des instances gouvernementales. Sa crédibilité est encore à faire, peu de professionnels issus du Centre ayant réussi à imposer des oeuvres marquantes dans le paysage cinématographique canadien déjà fort encombré, soumis aux impitoyables lois du marché et encore dominé par les Américains. Et l'interrogation de plusieurs résidents rejoint celle de bon nombre d'intervenants oeuvrant au sein du cinéma canadien : l'industrie peut-elle accueillir, à chaque année, ces 12 nouveaux professionnels sans craindre de les voir réduits au chômage ou aux emplois alimentaires ? On n'ose pas encore formuler de réponses précises. ■

**CENTRE CANADIEN
DES HAUTES ÉTUDES
CINÉMATOGRAPHIQUES
(Institut Norman Jewison)**

Windfields
2489, Bayview Avenue
North York (Ontario)
M2L 1A8

Téléphone :
(416) 445-1446
Télécopieur :
(416) 445-9481